MALRAUX AU MIROIR DE LA PETITE DAME

On a peine à imaginer *Le Vaneau* sis au 1bis de la rue du même nom, une « combinaison de logement » destinée à fixer le nomadisme de Gide sans peser sur sa liberté et en le délestant des contraintes matérielles de la vie pratique[1]. Il fallait aussi loger sa « famille », une sorte de famille recomposée : Elisabeth Van Rysselberg, la fille de la Petite Dame et la mère de *leur* enfant, Catherine[2], Madeleine, la femme de l'écrivain[3], Marc Allégret et son studio-photo, plus tard Pierre Herbart qui épousera Elisabeth. Maria Van Rysselberg, la femme du peintre flamand, Madame Théo, ou Madame de Saint-Clair, ou plutôt « La Petite Dame » (elle était haute comme trois pommes) obéira à ce « despotisme naïf » et sera l'auteur de ce petit miracle[4]. Leurs deux appartements, au même étage, un sixième inondé de soleil, communiqueront par le palier transformé en antichambre commune. Il ne fallait pas moins d'un amour sans espoir converti en adoration perpétuelle pour l'accomplir.

La Petite Dame pour autant est tout aussi marginale que son grand homme. Veuve de Théo en décembre 1926, elle vit alors rue Jean Lorrain, juste en face de la Villa Montmorency, avec sa fille Elisabeth et sa petite-fille, Catherine, née d'un rapprochement savamment concerté par la mère avec l'écrivain. Elle entretient aussi une liaison saphique avec « Loup », autre *groupie* de Gide, femme de lettres mariée à un riche industriel luxembourgeois dont la villa de Cabris hébergera régulièrement pendant plus de trente ans « la famille Gide ». Et c'est cette Loup, elle aussi éprise vainement de Gide, qui priera son amie « à la mémoire précise et scrupuleuse » et au « jugement sûr » de tout noter de lui. « Plus de détails, plus de détails, disait M. Leuwen à son fils, il n'y a d'originalité et de vérités que dans les détails ». Mission accomplie jusqu'au dernier souffle de l'écrivain, à son insu ou avec sa tacite bénédiction ? Le mourant escamotera la réponse : « Vous m'entendez bien ? » (Vague signe). « Il y a quelque chose que je voulais vous dire depuis quelque temps : vous avez toujours déploré de vivre au milieu de muets, eh bien ! Sachez que je tiens depuis trente ans un journal de votre vie où j'ai relaté tout ce que j'ai pu, n'ayant qu'un souci : vous montrer dans votre intégrité ». Visage impassible : petit geste pour m'arrêter, puis : « Au revoir ». Dans un éclair, j'ai la certitude qu'il m'éloigne pour mieux absorber, comprendre ce que je viens de lui dire, puis cela s'efface. Non, sans doute rien n'est entré en lui et mon geste fut vain[5]». Pas si sûr.

Quoi qu'il en soit, pendant près de vingt-cinq ans, la Petite Dame, « sans parti pris », aiguillonnée par « la véracité », ce sont ses termes, tiendra sur trois

[1] « Il y a cette indéfinissable sensation que je ne suis pas fait pour être installé », disait-il.

[2] Catherine, née en 1923, est alors âgée de cinq ans. Gide ne la reconnaîtra qu'à la mort de Madeleine en 1938.

[3] Quand elle vient à Paris. Elle vivait à Cuverville, en Normandie.

[4]« Vous n'avez pas l'air de vous douter à quel point tout cela est inouï », avait-elle osé. A quoi il avait rétorqué : « Vous n'avez pas l'air de savoir que je ne compte jamais que sur l'inouï ».

[5] *CPD* VII. Gallimard.

mille quatre cents pages, les « minutes » de la vie de Gide. Elle écrivait bien sans paraître le savoir, sur un ton qui ne devait rien à personne, et son fétichisme n'était pas exclusif. Aussi a-t-elle su restituer, parmi la petite troupe d'écrivains dont Gide était le coryphée, la présence singulière de certains d'entre eux, dont Malraux.

Lorsqu'à la fin de septembre 1928 Gide quitte le village d'Auteuil et la Villa Montmorency qui l'ennuyaient tant[6] pour le triplex de la rue Vanneau, il règne sur les lettres françaises. Patron de la NRF et bientôt sexagénaire, il n'est plus seulement l'auteur sulfureux de *Corydon* ou des *Caves* mais un romancier à succès questionnant les valeurs morales avec une lucidité critique et dans une langue châtiée. Malraux parlait du « classicisme musical » de *La Porte étroite*. Gide vient aussi de publier successivement *Les Faux-monnayeurs,* un roman atypique et tout à fait novateur[7], puis une autobiographie déjà testamentaire, *Si le grain ne meurt.*

Son déménagement au cœur du noble faubourg, dans un immeuble neuf à proximité de Gallimard, et la toute relative sédentarité[8] à laquelle il aspire désormais vont coaguler autour de lui et de ses proches « un milieu littéraire comme il n'en n'existe plus, peut-être le dernier », écrit Malraux dans sa Préface aux fameux *Cahiers de la Petite Dame* parus en 1973. S'y retrouvent en effet en soirée, le mercredi, le « jour » de Maria, mais prenons garde de ne pas raidir un tissu souple et mouvant, une génération d'anciens comme Roger Martin du Gard, Charles du Bos, critique littéraire catholique ou Jean Schlumberger, rejoints par Jean Paulhan, Julien Green ou Jacques Schiffrin, traducteur, comme Gide, et le créateur des éditions de la Pléiade. Vont les rejoindre des « modernes », communistes ou communisants et intéressés par des formes littéraires nouvelles : Emmanuel Berl, Pierre Herbart ou Malraux. Il faut faire un sort particulier à Bernard Groethuysen, marxiste mais philosophe non dogmatique, aux confins de l'histoire, de la sociologie et de l'art, ami intime de Paulhan, unanimement apprécié pour ses qualités humaines et intellectuelles. Parmi les habitués du Vaneau, il est probablement celui avec lequel Malraux éprouve le plus de plaisir à échanger.

Ce dernier fut le premier invité du *Vaneau*. On le pria pour un thé, un jour de novembre 1928 : « Esprit libre, démolisseur, avec tout de même cette balance que donne la vraie culture ; débit monotone, froid, jugements absolus, formulés jusqu'à l'extrême. Il établit le procès des gens et des choses avec très peu de mots. Les aperçus sont particuliers, et toujours envisagés jusqu'au bout de leurs conséquences, sur le plan le plus général. Il ne connaît ni flottement ni hésitation [9]». La Petite Dame formule ici en peu de mots et comme de l'extérieur des éléments qu'elle reprendra et développera davantage par la suite. Le jugement est général (on ne sait pas de quoi Malraux a parlé), réservé,

[6] Il s'y était pourtant fait construire une maison pour Madeleine et lui en 1906, en s'aidant alors des conseils... du peintre, Théo Van Rysselberg.

[7] Ce roman connut un succès immédiat aux Etats-Unis.

[8] « Je suis un poisson d'eau courante, j'aime les cascades », disait-il à Hélène Martin du Gard

[9] *CPD* IV. 382-383

sans grande aménité. Malraux est une belle mécanique intellectuelle mais c'est un météore froid.

En mars 1928, la NRF avait publié en feuilleton cinq extraits des *Conquérants.* Début octobre, et sur la recommandation de Gide, Malraux entrait au comité de lecture de Gallimard. A la fin du mois il était engagé comme Directeur artistique. Il avait aussitôt formé le projet d'un *Tableau de la littérature française*, dont l'originalité consisterait dans une présentation des écrivains par des écrivains. Des artistes et non plus des universitaires écriraient sur des artistes. Une pierre dans le jardin de Gustave Lanson[10]. Gide avait accepté d'en rédiger la préface et d'écrire sur Montaigne, une tâche qui l'enchantait et l'effrayait à la fois. Il ne fait aucun doute que l'aîné avait immédiatement pressenti le génie du cadet mais il avait été pourtant fort dérouté par la lecture des *Conquérants* : « J'ai eu du mal à lire ce livre, ce que j'ai le cerveau peu historique ! Il est trop jeune, ou trop près des événements. Je lui dirai tout ça », confiera-t-il à la Petite Dame. Ceci encore : « avec lui je ne sais jamais qui est avec qui ni qui gagne et qui perd [11]». N'importe, passé le désarroi du dépaysement mental et de l'absence de pancartes qui le trouble, Gide, « accueillant *à toute position nouvelle*, à toute proposition inattendue[12]», qui ne se lasse pas de vouloir comprendre le monde à travers la littérature, choisit de persévérer. Il n'est plus jeune. « Une révision des valeurs est utile à un certain âge ; mais il faut une singulière liberté d'esprit pour se dégager de l'admis », écrit-il dans son *Journal*[13]

Malraux cependant les avait déjà littéralement « embarqués » le 21 août 1928, veille du Colloque de Pontigny. Le couple rentrait de voyage. Arrivé le matin à la NRF où il comptait trouver Gide, il avait téléphoné au Vaneau où Gide et la Petite Dame s'apprêtaient à rejoindre en taxi Martin du Gard à la Gare de Lyon. Entendu. Ils feraient un crochet pour le prendre à la NRF : « Leste, plus mince et plus pâle encore que l'an dernier, il saute dans le taxi et se case entre les valises. Les phrases d'usage sur le voyage, la fatigue sont bousculées quasiment avant d'être formulées et je crois bien qu'il n'était pas encore tout à fait assis qu'il parlait déjà du rapport des Perses avec la divinité ! » […] « La conversation de Malraux bondit à travers les siècles, l'histoire, les religions ; la proposition que sa pensée vous présente est toujours si dépouillée, si simplifiée, si claire qu'on se sentirait une mauvaise grâce à ne pas y entrer tout de suite, et on se trouve ainsi adhérer à des choses auxquelles on n'a jamais réfléchi, sans avoir eu le temps de trouver le joint pour poser une question ou faire une objection. Durant tout le déjeuner il est intarissable,

[10] Gustave Lanson (1857-1934), héritier de Taine, prônait une approche objective, « positiviste » de la littérature. Il règnera pendant quarante ans sur la critique universitaire contre laquelle Malraux s'insurge au nom de l'Art.

[11] Gide dira la même chose de *La Voie royale* où il déplorait « de la confusion », de *La Condition humaine », « assez étourdissante mais je voudrais mieux comprendre »* et beaucoup plus tard des *Noyers de l'Altenburg.*

[12] *CPD* IV 402.

[13] Gide *Journal* (1889-1939) - Pléiade p.912.

intéressant, éberluant et je lis sur le visage des autres qu'il produit sur eux la même impression que sur moi » relate la Petite Dame[14].

Ce n'était qu'un hors d'œuvre. A Pontigny, cette dernière décade d'août traitait cette année-là de « La jeunesse d'après-guerre, à cinquante ans de distance », (1878-1928). « L'Abbaye » vit un tournant. Les enfants de Barbusse et les fans de Radiguet ont creusé l'écart entre une société bourgeoise dévalorisée et une génération « sans aînés, vieillie prématurément mais raffermie par ses espérances dans un monde renouvelé » dira André Chamson. Clara Malraux, qui s'est invitée[15], résume ironiquement et avec brio la situation, non sans quelque injustice mais avec le mérite de traduire assez fidèlement la position de Malraux et d'une nouvelle génération d'artistes : « Pontigny, écrit-elle[16], était née de l'union pour la Vérité. L'union pour la Vérité était née de l'Affaire Dreyfus. Depuis lors, ceux qui se réunissaient dans l'Abbaye se posaient des problèmes éthiques sous un angle chrétien teinté parfois d'un discret socialisme guesdiste éclairé d'humanisme. La guerre, la révolution russe, le colonialisme suscitaient peu d'angoisse en eux. Très peu de ceux qui, en cette année 28 résidaient avec nous dans l'Abbaye avaient franchi le seuil de l'Europe – en étaient-ils même ? De ceux qu'avait produit l'Asie, seule la mystique les intéressait. Qu'ils en eussent conscience ou non, leur vrai débat continuait d'être avec les spiritualistes... » […] Desjardins aspirait à « rouler sous la Sainte-Table ».

Au vrai, la Révolution, qui hantait la Gauche, comme le Garine des *Conquérants*, s'invite dans le colloque, et en la circonstance, dans « un duel courtois mais mordant et passionné », écrit La Petite Dame, entre André Chamson et Malraux, tous deux nouveaux venus. Chamson confesse toute la difficulté qu'il éprouve à s'y convertir tant il se sent ancré dans la tradition de sa terre et de ses ancêtres quand Malraux, ayant, lui, rompu toutes les amarres, souhaite l'évasion dans un monde nouveau. Les deux camarades, feignant en même temps de se moquer d'eux-mêmes pour ne pas peser, parlent de « la lutte de la hache et du pommier ». Malraux, sans préambule, « de sa voix morte, rapide, retrace à grands traits l'histoire de la Chine de 1911 à 1928 ». Jacques Heurgon dans son *Journal*, inédit, essaie d'attraper au vol un dialogue, « admirable », dit-il, dont nous transcrivons ici ces extraits [17] :

- Je n'ai pas pu tout saisir ni tout retenir

- Caractère non économique mais « artificiel » de ces révolutions où quelques techniciens cupides ou influencés par Nietzsche et Dostoïevski manœuvrent une masse informe confusément en quête d'une individualisation et d'une âme.

- Nihilisme des chefs responsable du terrorisme.

---

[14] *CPD* V 40-41.

[15] Au motif que l'Invitation n'était pas nominale et que « La femme doit suivre son mari en tout lieu ».

[16] Clara Malraux, *Le bruit de nos pas,* IV Grasset 1973 72-77.

[17] Ce J*ournal* n'a pas été publié. Il se trouve dans les archives de son auteur auxquelles François Chaubet a eu accès grâce à la fille de Jacques Heurgon, petite-fille de Paul Desjardins. Nous nous inspirons ici de l'article de François Chaubet *Les décades de Pontigny 1910-1939* paru dans la Revue *Vingtième siècle* en 1998.

- Façon de penser occidentale à laquelle il n'attache plus aucune valeur, sans oublier l'idée de mort qui n'était pas sentie par les occidentaux mais digérée par leurs philosophes et dont les Chinois eurent soudain la mystérieuse révélation...

- M. se déclare pro-chinois.

- Peu importe la Chine, c'est Malraux. (Saint-Just).

- Incompréhension générale ou presque.

Remarque d'un assistant : « Dorénavant l'évocation du lointain géographique aura peu à voir avec « les maroquineries des frères Tharaud ou les voyageurs mondains de Morand[18]».

Gide, jusque-là le pontife des « Décades », ne prit qu'une fois la parole ce jour-là. Il expliqua comment, après la Guerre de 70, le groupe réuni autour de Mallarmé s'était efforcé de tout réduire, y compris la religion et la morale, à l'esthétique. Il appartenait à cette génération symboliste indifférente à l'égard de l'histoire.

Malraux dans sa Préface aux *Cahiers* de 1973 rappelle la boutade du *Journal* : « Je ne me suis jamais intéressé qu'à la religion et à la pédérastie » (à laquelle se réfère plusieurs fois la Petite-Dame) pour corriger : « Ce à quoi il s'intéressait d'abord, ce à quoi s'intéressaient d'abord ses amis, ce qui dominait la vie du Vaneau, c'était la littérature » et particulièrement le roman comme objet d'art, si bien qu'il n'hésitait pas, lui Malraux, au-delà de la sensibilité symboliste qui avait imprégné la jeunesse de Gide, à voir également en lui un épigone de Flaubert épris de la phrase ourlée et du paragraphe parfait.

Tapi au fond de la bibliothèque, Roger Martin du Gard observe : « Grand, mince, mais large d'épaules et distingué dans toutes ses attitudes. Se tient volontiers assis de biais, les jambes croisées, les bras à demi croisés, le buste penché en avant. Pour écouter il pose sur sa bouche sa belle main fine, pâle aux doigts longs : il baisse la tête et regarde devant lui, au loin, les prunelles près des sourcils et le front tendu comme quelqu'un qui regarde par-dessus ses lunettes. Etrange visage, régulier, aux traits fins, mais mort. Un teint gris, pas de sang sous la peau. Des lèvres grises. […] Un côté « flamme ». Flamme perpétuelle. Une intelligence qui brûle sans arrêt et consume l'être vivant. Une flamme mais sans chaleur. […]. Une voix qui est comme une haleine sans cesse en train d'expirer. Elocution très rapide et déliée. De longues phrases compliquées et chargées de pensées subtiles qu'il souffle d'une haleine en toussotant, avec une rapidité inouïe. […] Il fume, il fume tout en parlant, tenant ses cigarettes droites entre les lèvres pincées et fumant par petites bouffées invisibles, en toussotant...[19] ». On notera dans ce beau portrait « à main levée », la part accordée au dandysme dont ne parle jamais la Petite Dame. Le feu sous la glace en revanche, la peau exsangue et le registre étroit

[18] Jacques Gaucheron, poète et critique.

[19] Roger Martin du Gard, *Journal*.

de l'expression du visage se révèleront une constante des nombreuses peintures littéraires de l'écrivain[20].

Ces trois témoignages mettent en relief la figure à la fois superbe et clivante de Malraux à la charnière des années 20 et 30. Il avait déstabilisé une République des lettres bourgeoise et humaniste. Pontigny n'allait pas pouvoir demeurer indéfiniment une S.D.N. des lettres[21]. « Ce qui manque le plus à notre littérature d'aujourd'hui, écrit Gide dans son *Journal*, c'est l'héroïsme[22] ». Malraux allait tenter le transfert d'un pur narcissisme vers un altruisme positif incarné dans un engagement d'ordre politique. De la « conversion » de Gide qui fera de lui le compagnon de route de son cadet aux séances de l'Association des Ecrivains et des Artistes Révolutionnaires, puis dans le train de Berlin pour obtenir la libération de Dimitrov en 33 et au Congrès international des écrivains pour la défense de la culture de juin 1935 à la Mutualité dont il partagera la Présidence avec Malraux*, Les Cahiers de la Petite Dame* sont muets, tout comme le *Journal* de l'intéressé. Preuve qu'elle relevait peut-être davantage de la volonté d'obéir à une nécessité dictée par l'Histoire que d'un mouvement spontané. Le débat politique était-il de mise au Vaneau ? Pas sûr dans ces conditions. Gide avait un dégoût viscéral de tout dogme et, engagé comme il se sentait maintenant, il craignait parfois, comme il le confessa un jour à la Petite Dame, de devenir « un agité », ce qui dans son cas aurait été, disait-il « une forme de sénilité et aussi de la folie[23] ». Et puis l'éloquence n'était pas son fort. Un journaliste des *Izvetsia* le décrit montant à la tribune de l'A.E.A.R. « tel un pasteur d'Ibsen » sous un tonnerre d'applaudissements, mais pour y exprimer des généralités. Il préfère laisser la parole à son cadet déclarant que depuis dix ans « le fascisme étend sur la moitié de l'Europe ses grandes ailes noires[24] » pour conclure qu'« en cas de guerre, même si la Russie n'y est pas engagée, nous nous tournerons par la pensée vers Moscou, nous nous tournerons vers l'Armée rouge », et de lever le poing sous les vivats. Gide disait qu'il se sentait bête devant Valéry et que Malraux le faisait « bredouiller »[25]. Il en souffrait, avouant à Maria : « Je suis toujours dérouté par une pensée qui s'exprime avec tant de précision : pour ma part, chaque fois que je sens se former en moi une idée neuve, qui vaille, c'est étonnant le mal qu'elle a à trouver sa forme, à percer ». Le calamiteux voyage à Moscou à l'été 36 suivi du triste bilan de *Retour de l'U.R.S.S.* de novembre 36 signeront son désengagement. Le laboratoire russe n'avait pas accouché d'un homme nouveau et il s'effrayait d'une « religion communiste ». Il ne parlera cependant que d'un « désaccord amical » sur l'U.R.S.S. avec

[20] On serait en droit de se demander à ce sujet pourquoi si peu de portraits peints en regard de sa fréquentation constante du monde de l'art. Le syndrome Gilles de Tourette et les tics qui lui *démontaient* (Saint-Simon) le visage ?

[21] *Société des Nations*.

[22] Gide, *Journal,* Pléiade, p.1042.

[23] *CPD* V 228

[24] Meeting de l'A.E.A.R. du 21 mars 1933.

[25] « André Malraux, de même que Valéry, sa grande force est de se soucier fort peu s'il s'essouffle ou lasse, ou « sème » celui qui l'écoute et qui n'a guère d'autre souci (lorsque celui qui l'écoute c'est moi) que de paraître suivre, plutôt que de suivre vraiment. C'est pourquoi toute conversation avec ces deux amis reste, pour moi du moins, quelque peu mortifiante, et j'en sors plutôt accablé qu'exalté ». *Journal,* p. 1254.

Malraux et prétendra sortir de l'expérience sans anticommunisme haineux comme sans mauvaise conscience. Il regrettait seulement d'avoir « désappris à vivre » lui « qui savait si bien [26]». Ce qui ne l'empêchera pas - sa haine du fascisme restait la même - « d'être de tout cœur puisqu'il faut opter, et sans balancer, avec l'admirable peuple espagnol, avec Madrid, contre les intérêts des Grands d'Espagne, contre la junte de Burgos » écrivait-il dans *Vendredi*[27]. Concernant Malraux et son engagement physique dans la Guerre d'Espagne, il redoutait seulement le risque de confiscation de l'écrivain par le politique. Son activisme l'inquiétait comme l'avait fait trembler l'expédition « archéologique » au Yémen de février-mars 34, qu'il n'avait en plus pas prise au sérieux[28]. Il n'était pas le seul. Josette Clotis, sur le même registre, mettait Malraux en garde : « Vous devez écrire, André, c'est indispensable ou vous mourrez fou ! [29]». Même inquiétude chez la Petite Dame, au printemps de 1937 (il n'aura pas cessé de faire des allées et venues entre l'Espagne et la France) où, après l'avoir décrit comme « un stalinien intégral, même dans la question des procès de Moscou », elle ajoute qu' « il est très repris par la littérature et ne pense plus qu'à écrire un livre sur l'Espagne mais le pourra-t-il *?*», interroge-t-elle.

Gide et la Petite Dame étaient loin de se douter que Malraux trouvait aussi dans l'équipée espagnole un moyen d'échapper à une situation personnelle compliquée. La relation avec Clara était usée et, depuis 33, il était lié avec Josette Clotis sans pour autant envisager de divorcer d'avec Clara dont il venait d'avoir un enfant. Chacune réclamant son dû avec véhémence, il s'accommodait mal d'une situation vaudevillesque qui l'obligeait tantôt à faire de la figuration rue du Bac dans une atmosphère irrespirable, tantôt à un nomadisme hôtelier insupportable à Josette dans la crainte d'être pris en flagrant délire d'adultère. D'où ce cri du cœur lancé à Gide, et qui lui ressemblait si peu : « Vous n'avez donc pas compris qu'une des raisons qui me retenaient en Espagne c'était le désir de fuir ma maison ! ». Maria évoque, sans aménité, les plaintes de Clara au printemps de 1936 : « Clara Malraux gémit toujours par téléphone ; elle a besoin d'être en scène et que les hommes s'occupent d'elle ». Une attitude qu'elle trouve pathétique et égoïste, un manque de tenue morale. A quoi Gide répond : « Comme c'est curieux : devant les déficiences de l'intelligence, on montre quelque indulgence ; devant la déficience des nerfs, on est toute incompréhension ». L'année suivante, en octobre 37, elle évoquera un dîner chez les Malraux, rue du Bac, sans Gide, où un étrange Malraux « tellement porté par le rôle qu'il joue en Espagne qu'il en paraît tout illuminé, tout fondu, ayant perdu ses angles et sa tension habituelle...parle peu», tandis que « Clara Malraux qui reçoit dans son lit telle une odalisque », « d'une incroyable volubilité, avec une frivolité déplacée, fait

[26] Gide, *Journal* 8 mai 1937.

[27] *Vendredi,* 22 janvier 1937

[28] Il avait pris la peine de venir avec Clara l'attendre à Lyon où l'avion de Corniglion-Molinier devait faire escale. Clara désapprouvait aussi cette aventure, « une distraction ridicule et même une fuite impardonnable dans l'irréel à un moment où tant de menaces s'accumulaient outre-Rhin ». Clara Malraux, *Le bruit de nos pas* IV 234- 235.

[29] Cahiers Josette Clotis (inédits).

du pathétique sur les dangers qu'il court » puis « parle sans transition de ses[30] succès féminins sur le front espagnol ». « - Très pénible », commente-t-elle. « Les Groet[31] autant que moi semblent mal à l'aise[32] ».

Pendant la Guerre d'Espagne, le Vaneau est à peu près, avec son bureau de Gallimard, le seul endroit où Malraux puisse se retrouver « en famille », surtout pas la vraie, celle des « femmes du devoir », comme il appelait sa grand-mère, sa mère et sa tante, du côté des immeubles à loyer « bon marché » de la Porte Saint-Cloud, mais au sein d'un milieu intellectuel, humain et matériel où il avait ses repères et où il pouvait parler. Dans un environnement masculin, on le notera au passage, mise à part la Petite Dame, aussi experte dans l'intendance que dans la conversation. Il arrivait encore que Clara prenne l'initiative de convier Gide et les siens rue du Bac. Ainsi ce dîner baroque d'octobre 1937.

Le temps pourtant n'était pas si loin où l'écrivain, rentré d'un tour du monde avec Clara, avait, une fois encore, subjugué le Vaneau. Au printemps de 1929, après trois ans de vaches maigres à la suite de sa condamnation en Indochine, ils avaient repris leurs voyages. Ils avaient rejoint « les dômes et les montagnes d'améthyste de *Royaume farfelu* ». Malraux a aimé Ispahan comme Stendhal a aimé Milan. Les conditions avaient été rudes ; ils manquaient d'argent. Mais la réalité n'avait pas désenchanté l'imaginaire. Aussi, lorsqu'il qu'il avait été engagé en octobre 1929 comme Directeur de la Galerie de la N.R.F., n'avait-il eu qu'une idée, retourner en Perse et en rapporter des pièces archéologiques inédites à exposer. A l'aise financièrement cette fois grâce à Gaston Gallimard, ils avaient commencé par l'Afghanistan d'où ils avaient gagné Srinagar, la capitale du Cashmere dont ils allaient rapporter, négociées en anglais par Clara auprès de trafiquants, statues et têtes gréco-bouddhiques tantôt petites, arrachées aux stupas[33]., tantôt grosses comme des pastèques » et provenant de sanctuaires troglodytes. Les marchands disaient seulement « les têtes blanches » pour désigner ces merveilleux objets en stuc. Malraux révèlera au public et au monde cet art dit aujourd'hui *Gandhara,* du nom de sa région d'origine, alors connu seulement des spécialistes, lors du Vernissage de la Galerie, le 22 janvier 1931. L'intitulé de cette manifestation, *Exposition d'art gothico-bouddhique* , était une appellation de son cru, certaines pièces lui rappelant Saint-Louis ou *L'Ange au sourire* de Reims [34]». Cette fois, l'opération avait réussi, moyennant cependant les subsides de Gaston Gallimard sollicité par câble en termes sibyllins pour ne pas éveiller les soupçons de la poste

[30] Les siens. Clara fut, la première, infidèle à Malraux. Trahison dont elle se vanta auprès de lui et qu'il ne lui pardonna jamais. C'était là, de toute évidence, une manière d'«exister », à côté de lui, devenue une provocante parade lorsqu'il se lia avec Josette Clotis. A rapprocher de cette déclaration de Malraux à Pierre Herbart en parlant des femmes et rapportée par la Petite Dame dans ses *Cahiers* en 1944 : « Moi, je suis un être fidèle, rien à faire à cela ». (*CPD* VII)

[31] Groethuysen.

[32] *CPD* VI 312.

[33] Monuments funéraires. Certaines sont exposées aujourd'hui au musée Guimet.

[34] Clara Malraux *Le bruit de nos pas*, IV 137. Ils trouvèrent en arrivant à Paris un avis de la poste leur signalant que la marchandise les attendait à la gare de Bercy, exemptée de droits de douane, « les objets archéologiques étant antérieurs au XIII^{ème} siècle ». (Sic).

britannique. Après quoi, le couple renfloué avait décidé de faire le tour du monde.

Le mercredi 16 novembre, deux jours après leur arrivée, ils avaient été conviés au « jour » de Gide et de la Petite Dame à l'instigation de Bernard Groethuysen : « Étourdissant, plus Malraux que jamais malgré l'atroce fatigue qu'il dit éprouver ». « Il n'y a nul déchet dans ses récits. Tout s'organise dans sa parole, sans redites, sans retouches, avec rapidité, il ne rate ni une incidente, ni une comparaison, ni une lointaine conséquence, il est vraiment prodigieux. Il débite tout avec un visage froid, une expression amusée de haut, le plus souvent ironique. Il parle de la Perse avec ses merveilleux jardins, plus beaux encore d'être si près du désert, des femmes masquées qui vous accostent, qui font penser à Goldoni, de la liberté des mœurs...Mais de quoi ne parle-t-il pas ? […] Il avoue pourtant ne pas avoir d'idée arrêtée sur l'Amérique (que serait-ce s'il en avait ?) Il y est resté trop peu de temps, juste celui, comme il dit, de comprendre ce qu'il n'avait pas compris. Il pensait trouver un pays sérieux comme la Russie, eh bien non, le pourboire, l'alcool, la tricherie, toutes les tares du vieux monde en pire ! ». Gide n'intervient que quelques mots...juste ce qu'il faut pour le faire repartir ; le plus souvent, c'est Groethuysen qui lui donne la réplique ». Tranche de vie brillante où la Petite Dame, usant avec virtuosité du discours indirect libre, est à son meilleur. On croit entendre Malraux lui-même.

La guerre disperse Le Vaneau... sur la Côte d'Azur : la Petite Dame et Gide à Cabris chez Aline (Loup) Mayrisch, avec Elisabeth et Pierre Herbart, Martin du Gard à Nice, les frères Gallimard et Berl à Cannes, Malraux à Roquebrune. Du moins jusqu'à l'invasion de la zone libre par les Allemands et les Italiens en novembre 1942[35]. Schiffrin, juif, s'est réfugié aux Etats-Unis.

Lorsque Malraux, évadé du camp de Collemiers, cherche en novembre 1941 une maison sur la Côte et apprend de Roger Martin du Gard la présence de ses amis du Vaneau près de Grasse, il file à Cabris où Gide s'entremettra auprès de Dorothy Bussy, sa traductrice anglaise, pour qu'elle lui prête La Souco, sa maison de Roquebrune Cap-Martin. Maria le décrit physiquement transformé, -l'été avait été brûlant cette année-là dans l'Yonne- mais égal à lui-même, avec une ironie où se lit une inconditionnelle admiration pour un personnage dont elle n'est plus dupe et dont elle perçoit maintenant les faiblesses, peut-être même les défauts : «Très maigre, fauve, comme passé au feu », ayant perdu « l'aspect bouffi et blanchâtre qu'il avait souvent, n'ayant rien perdu de son feu intérieur ni cette vertigineuse rapidité de parole avec son implacable logique qui fonctionne impitoyablement comme une mitrailleuse et vous laisse ahuri, émerveillé, exténué, tel un cinéma qui se déroulerait trop vite pour la capacité de vision ordinaire. Le train infernal avec lequel il fume cigarette après cigarette ne comporte nul arrêt. Tout y est passé : ce qu'il a fait, ce qu'il a enduré, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, les notions techniques, idéologiques, l'expérience personnelle, les réactions générales, tout cela trop net, trop tranché, sans flottement ni incertitude possibles, comme décanté par l'intelligence et présenté par l'artiste, illustré par des

[35] Gide partira pour la Tunisie puis l'Algérie en mai 1942 et ne rentrera à Paris qu'en mai 1946.

anecdotes bien épinglées, sans redites, qu'on sent inventées au besoin mais dans le sens des faits » […] « On n'a guère de contact humain avec Malraux que par le sourire, un sourire léger, fugitif qui, le temps d'un éclair consent à écarter pour vous le monde de la pensée ; ce sourire est du reste sa seule forme de politesse, car malgré son aplomb Malraux n'a aucune aisance naturelle[36]... ». […] « Nul écart jamais entre ses jugements et sa ligne de conduite ou plutôt son éthique personnelle, à tel point qu'on voudrait être plus certain que ce n'est pas le souci de son attitude qui détermine ses jugements[37] ». Magnifique portrait, dans la lignée de Saint-Simon, mêlant miel et fiel, où est abordée la question de la construction par Malraux de son personnage. Maria s'autorise maintenant à lever un coin du masque de ce génial intellectuel parmi les bourgeois, sa honte de prolétaire et son immense besoin d'occuper le terrain en pur esprit.

Une autre occurrence des *Cahiers*, toujours en 1942, mais avec Roger Martin du Gard cette fois - il n'est personne avec qui on parle mieux - , livre un sentiment plus inattendu. « Beaucoup parlé de Malraux... » écrit-elle. « Prestige de son intelligence, affection, beaucoup de confiance malgré la permanente impression de ne pas être au même degré de conscience » qui empêche le dialogue d'être un partage. Suit, sur le ton de la confidence, une « irrépressible pitié pour Malraux dont il serait sans doute bien froissé », « je sens de la faillite en lui » pour une tension vers « une puissance » surhumaine, donc inatteignable, que nul moyen ne saurait rebuter. Vision prométhéenne du personnage mais envisagée de l'intérieur, que personne, à notre connaissance, n'a jamais exprimée et renvoyant davantage à l'inconscient qu'à la « conscience » évoquée plus haut.

Malraux viendra demander asile à la Petite Dame en mars 44, lorsqu'après la capture de son frère Roland, il doit quitter la Corrèze où la Gestapo le recherche. Pierre Herbart, le gendre de la Petite Dame, donc, lui aussi entré dans la Résistance, lui offre sa chambre d'ami : « Il arrive l'après-midi...et tout de suite prend possession de sa chambre avec simplicité et entrain. Il va droit au balcon, s'y promène, inspectant d'un œil connaisseur et qui en aurait l'habitude, la gouttière, le toit, les accidents de la façade - n'est-ce pas on ne sait jamais ? Il prend connaissance de toutes les sorties des appartements et trouve tout truqué à souhait. Tout cela rapidement, sans un mot de trop. Il tournerait le film *Malraux* qu'il ne jouerait pas mieux... [38]». Mal à l'aise dans la réalité, Malraux n'est jamais aussi à son affaire que lorsqu'elle se met à ressembler à la fiction. Dopé par le danger, la guerre est une scène où il jouera tantôt les provocateurs tantôt les conspirateurs. Au Vaneau, et bien que recherché, « il est intarissable sur les petites histoires du maquis et qu'il les raconte donc bien ! ». La vie en commun abat les digues. Toujours mystérieux, mais enfin humain. Simple, direct et accommodant dans la vie pratique. Elisabeth Van Rysselberghe remarque son soin et sa méticulosité.

[36] « Toi, maladroit et timide », écrivait de lui Josette Clotis dans ses Cahiers. (Fonds Marie-Chantal Dos Santos).

[37] *CPD* VI 203-204.

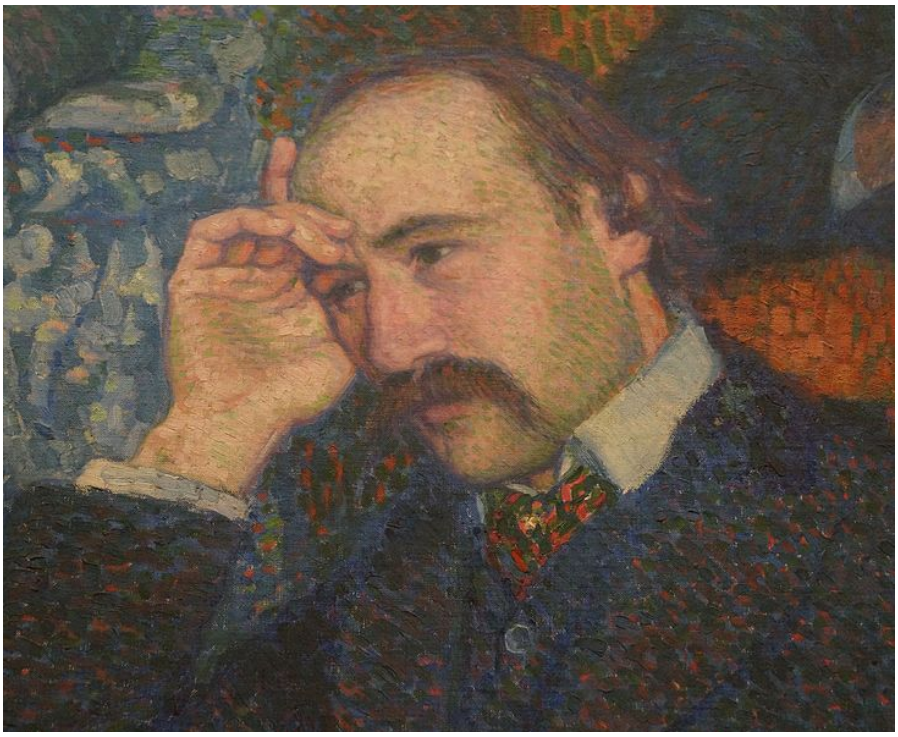
[38] *CPD* VI 314-316.

Sept mois plus tard, le 12 novembre, Josette Clotis mourait les jambes broyées sous un train. Le 16 au soir il arrive au Vaneau « tout fermé, tout contracté, le visage ravagé » et se met à parler de l'accident « d'une manière toute technique ». « Ma femme est morte, coupée en deux par un train », écrira-t-il trente ans plus tard dans *Le miroir des limbes*[39] . La mise à distance comme défense. « On sent qu'on ne doit pas approcher de sa douleur d'aucune manière », écrit-elle. Les deux jours suivants, il leur parlera d'abondance, comme d'habitude, et de la guerre uniquement, avant de les quitter pour retourner au front.

La fin de Gide en février 1951 marque la fin du Vaneau. Maria Van Rysselberghe n'écrira plus rien. Elle pose la plume avec satisfaction et soulagement. Elle a le sentiment d'avoir transmis, à ses yeux, « l'irremplaçable », savoir Gide, l'entre-deux de la vie et du livre. L'arbre lui cache la forêt. Elle a restitué, hors de la famille traditionnelle, dans un espace inédit et dans une langue intemporelle, une famille d'une autre espèce, probablement la seule à laquelle Malraux pût appartenir. « Les femmes n'ont jamais rien à dire mais tout à raconter », disait Gide ». Et si Maria avait tout dit, en racontant ?

Françoise Theillou, octobre 2022.

[39] O.C. III. 539



Portrait de Gide par Théo Van Rysselberghe, détail de *La lecture de Verhaeren*, 1906.

Portrait de Maria Van Rysselberghe, 1926.